

Ted BARCINO

# La montée des circonstances

*récit*



*photographies de FiLH*

MRÔRCH



La montée des circonstances



Ted BARCINO

La montée  
des circonstances

*récit*



FILH

*Peep Show*

*photographies*



GABY MRÔRCH

© Ted Barcino & Gaby Mrôrch 2002 pour le texte

© FiLH 2000 pour les photographies

ISBN : inconnu

Dépôt légal : impossible

*« J'ai connu l'enfer des femmes, là-bas... »*

[mais quelques lignes plus haut :]

*« J'y retournai. »*

Arthur RIMBAUD,  
*Une saison en enfer.*

*Pour L.*

**R**IEN n'est plus grave que l'acte sexuel. Pour un écrivain, s'y livrer c'est signer chaque fois un « départ d'orgueil ». C'est aussi abandonner à tout bout de champ les simulares et les stratégies, échapper à la contrainte des persuasions, à la subtile obligation des enchaînements. J'ajouterais même : au savoir-faire, si je n'étais sûr du contraire.



**R** IEN *n'est plus grave que l'acte sexuel. Pour un écrivain, s'y livrer c'est signer chaque fois un « départ d'orgueil ». C'est aussi abandonner à tout bout de champ les simulacres et les stratégies, échapper à la contrainte des persuasions, à la subtile obligation des enchaînements. J'ajouterais même : au savoir-faire, si je n'étais sûr du contraire.*

Denis Roche s'interroge sur l'acte photographique, opposant le temps qui précède la prise et l'instantanéité qu'elle constitue. Dialogue, donc, de la lumière et du temps, l'une surgissant quand l'autre s'annule dans le discret fracas de l'obturateur en fonctionnement. Jacques Henric fait part, dans ses *Légendes de Catherine M.* (on peut noter que Denis Roche avait publié ses propres *Légendes* quelque temps auparavant, qu'il qualifie de « littérature arrêtée »), de sa monomanie qui consiste à « prendre » son épouse dans divers lieux publics. On apprend par ailleurs que cette prise peut aussi bien avoir lieu avant, pendant ou après un rapport sexuel, voire en lieu et place. Je me prends pour ma part à rêver d'un *Colloque international sur l'acte sexuel*, en vue duquel je prépare à toutes fins utiles la présente communication. Dans

*Conversations avec le temps*, Denis Roche insiste sur la montée des circonstances qui préludent à l'acte photographique. Il me suffit de changer quelques termes pour obtenir à bon prix mon introduction :

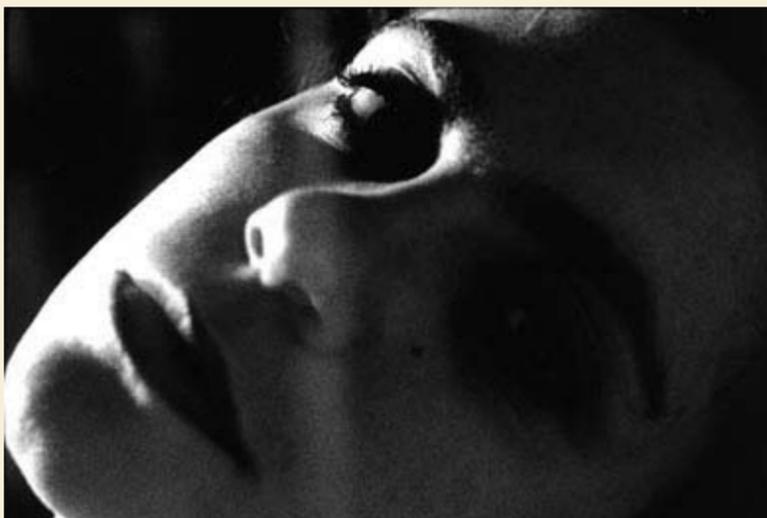
*Je crois à la montée des circonstances*<sup>1</sup>.

*Je crois que l'accouplement est une empreinte en profondeur et que cette profondeur est due à la rencontre du Temps et du Beau. Juste avant la prise, c'est le Temps qui règne, juste après, c'est la Beauté qui a lieu.* Je vais m'attacher dans les pages qui suivent à mettre en scène cette lente avancée du Temps vers sa négation, parfois suivie d'une pluie de beauté ou de cendres sur le couple éreinté. Il y a la traque d'une femme, son apprivoisement – dans le cas présent, ce sera souvent obtenu par de l'argent. Il y a la séduction qui opère ou non, le partage de la couche, les caresses et la fusion. *Je crois que raconter les circonstances qui précèdent l'acte lui-même est précisément le seul commentaire sentimental réel qu'on puisse apporter au souvenir qui restera. En d'autres termes, l'amour, c'est ce qui précède, c'est ce qui préside.*



Je ne vois pas Mia pendant plusieurs jours. Quand je la croise, je lui laisse seulement entendre que j'irai lui dire

1. Les passages en italiques sont repris littéralement de diverses sources rochiennes. Je me suis contenté de remplacer toute référence à l'image fixe par mon idée fixe. Comme on verra, l'exercice n'était pas difficile. Qu'on en tire les conclusions que l'on voudra.



Le lendemain, je décide de me donner le change aussi longtemps que possible, je vaque à mes études, je trie des papiers. Je me pomponne en douce avant de boire un thé. En fin d'après-midi, comme si rien n'avait été prémédité, je descends prendre le bus. J'arrive en banlieue quand le jour baisse, je sonne à la porte d'un air détaché. Une fille m'ouvre, que je connais à peine. Elle vit ici avec Mia, ainsi qu'une autre, Claudia. Mia est dans sa chambre, qu'elle partage avec Mina, deux simples lits, matelas probablement récupérés de leurs lits d'enfant occupant la moitié de la surface au sol. Elle me reçoit là, assise en tailleurs sur son lit. Notre conversation infinie reprend son cours, nous parlons de tout comme de rien. Tout semble équivalent, les apparences sont inchangées.

Un pieu lourd et dur sort de moi, incontrôlable, impérieux. Je me tords de désir comme jamais auparavant, et jamais depuis. J'achève la nuit hébété, comateux.

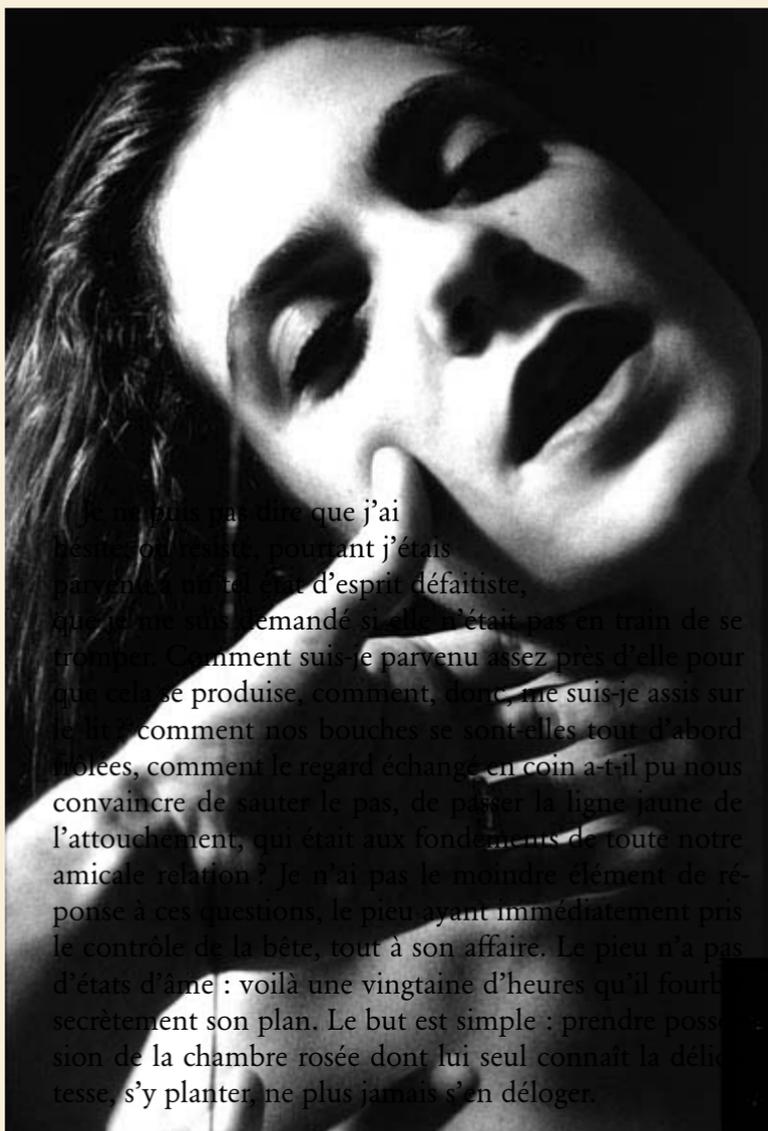
un mot pour la nouvelle année. Le soir, je me couche avec la sérénité d'un condamné à mort, je tarde à m'endormir. Je ne sais si je rêve, mais je suis réveillé au petit matin par une érection énorme, douloureuse. Un pieu lourd et dur sort de moi, incontrôlable, impérieux. Je me tords de désir comme jamais auparavant, et jamais depuis. J'achève la nuit hébété, comateux.

Le lendemain, je décide de me donner le change aussi longtemps que possible, je vaque à mes études, je trie des papiers. Je me pomponne en douce avant de boire un thé. En fin d'après-midi, comme si rien n'avait été prémédité, je descends prendre le bus. J'arrive en banlieue quand le jour baisse, je sonne à la porte d'un air détaché. Une fille m'ouvre, que je connais à peine. Elle vit ici avec Mia, ainsi qu'une autre, Claudia. Mia est dans sa chambre, qu'elle partage avec Mina, deux simples lits, matelas probablement récupérés de leurs lits d'enfant occupant la moitié de la surface au sol. Elle me reçoit là, assise en tailleurs sur son lit. Notre conversation infinie reprend son cours, nous parlons de tout comme de rien. Tout semble équivalent, les apparences sont inchangées. Pourtant, je la sens, moi, cette barre plus dure et pesante que le plomb, solide, inhumaine. Mia, inaltérable, poursuit sur le mode amical et taquin, comme si la rivière suivait son cours paisible, comme si nous étions de bons amis. Baigné dans sa voix, charmé par la commissure de ses lèvres qui ne cesse de se mouvoir délicatement, je garde juste ce qu'il faut de lucidité pour lui donner la réplique. Parfois je perds le fil sous la pression d'une poussée d'adrénaline ; mon corps bien faible par rapport à ce

désir impérieux qui, après quelques hésitations, s'est installé dans ma pine orgueilleuse, féroce, insurmontable.

Suit un temps d'indécision. J'ai déposé les armes, j'ai pris conscience – bien obligé ! – de mon désir. Son attitude à elle n'a pas changé d'un iota. Je l'observe imperturbable, mal à l'aise, ne sachant si j'ose me lancer. De fait, ma légendaire timidité a disparu lorsqu'il s'agissait de séduction intellectuelle, d'une relation de garçons. Mais je suis au pied d'un mur tout différent, et tous mes moyens m'ont quitté ; je suis comme nu et sans ressource à ses pieds. Je ne sais si je dois être fier ou avoir honte de mon érection gigantesque, dont je ne peux croire qu'elle ne l'ait pas remarquée, ce qui ajoute au sentiment de nudité, de confusion, puis de regret qui m'envahit tandis que la nuit tombe, que tout semble figé, que cette histoire improbable, dont j'avais à la fin réussi à me convaincre de la possibilité, uniquement parce que je n'avais plus les moyens de la retarder, que cette improbable histoire à laquelle j'avais pu croire perd toute probabilité, tant le mode de relation établi entre nous depuis des mois ne semble souffrir la moindre altération.

C'est plus ou moins à ce moment-là qu'elle m'embrasse. Je ne puis pas dire que j'ai hésité, ou résisté, pourtant j'étais parvenu à un tel état d'esprit défaitiste, que je me suis demandé si elle n'était pas en train de se tromper. Comment suis-je parvenu assez près d'elle pour que cela se produise, comment, donc, me suis-je assis sur le lit ? comment nos bouches se sont-elles tout d'abord frôlées, comment le regard échangé en coin a-t-il pu nous convaincre de sauter le pas, de passer la ligne jaune de



Je ne puis pas dire que j'ai hésité ou hésite, pourtant j'étais parvenu à un tel état d'esprit défaitiste, que je me suis demandé si elle n'était pas en train de se tromper. Comment suis-je parvenu assez près d'elle pour que cela se produise, comment, donc, me suis-je assis sur le lit ? comment nos bouches se sont-elles tout d'abord frottées, comment le regard échangé en coin a-t-il pu nous convaincre de sauter le pas, de passer la ligne jaune de l'attouchement, qui était aux fondements de toute notre amicale relation ? Je n'ai pas le moindre élément de réponse à ces questions, le pieu ayant immédiatement pris le contrôle de la bête, tout à son affaire. Le pieu n'a pas d'états d'âme : voilà une vingtaine d'heures qu'il fourbit secrètement son plan. Le but est simple : prendre possession de la chambre rosée dont lui seul connaît la délicatesse, s'y planter, ne plus jamais s'en déloger.

l'attouchement, qui était aux fondements de toute notre amicale relation ? Je n'ai pas le moindre élément de réponse à ces questions, le pieu ayant immédiatement pris le contrôle de la bête, tout à son affaire. Le pieu n'a pas d'états d'âme : voilà une vingtaine d'heures qu'il fourbit secrètement son plan. Le but est simple : prendre possession de la chambre rosée dont lui seul connaît la délicatesse, s'y planter, ne plus jamais s'en déloger. Il s'est réveillé bien avant moi, comme en sifflotant à l'idée de la bonne journée qui s'annonçait pour lui. Fier comme Artaban, il m'a traîné derrière lui toute la journée, acceptant ma présence comme un mal nécessaire, acceptant jusqu'à mes doutes, mais prenant la direction des opérations lorsqu'il lui a semblé clair que je n'étais pas l'homme de la situation, que je risquais encore une fois de le priver du havre délicieux alors qu'il avait décidé qu'il ne passerait plus une journée sans y goûter la paix. C'est ainsi qu'il a dû guider ma bouche, puis ma langue, puis mes mains, attendant son heure, sachant au moins qu'ainsi elle s'approchait enfin, alors que finissait cette journée qui serait celle de sa gloire éclatante, ainsi qu'il en avait décidé aux premières heures de la matinée.

En un clin d'œil, nous sommes allongés sur le lit, submergés de désir, à moitié déshabillés. Nous sommes pourtant plus près de ce que décrit Giono quand il parle du « désir à chaque instant assouvi et renouvelé » que lui procure le malaxage des olives grasses et mures, plus près d'un plaisir qui se nourrit lui-même de son désir de durer, qui s'assouvit et dans le même temps se régénère, qui ne cesse de mourir et de renaître sous une forme nouvelle.

En un clin d'œil, nous sommes allongés sur le lit, submergés de désir, à moitié déshabillés. Nous sommes pourtant plus près de ce que décrit Giono quand il parle du « désir à chaque instant assouvi et renouvelé » que lui procure le malaxage des olives grasses et mures, plus près d'un plaisir qui se nourrit lui-même de son désir de durer, qui s'assouvit et dans le même temps se régénère, qui ne cesse de mourir et de renaître sous une forme nouvelle.

Évoluant dans un nuage rouge, ayant perdu la vue au profit du sens du toucher, je suis le jouet consentant de mon pieu et de sa langue, écartelé entre ces deux axes, ma peau entièrement muée en muqueuse trop sensible, que les sensations violentes épuisent.

Que dire de ce qui suit, sinon que ça n'est pas à proprement parler bestial, c'est en fait humain au plus haut point. C'est l'accomplissement vif, radical, de la tendresse sourde qui s'est nourrie d'une longue attente. C'est en quelque sorte notre naissance sexuelle aussi bien que sentimentale. C'est la sensation nouvelle, la surprise infinie de l'accord réel de deux êtres. Le pieu est là, il a son rôle à jouer, il s'en donne à cœur joie.



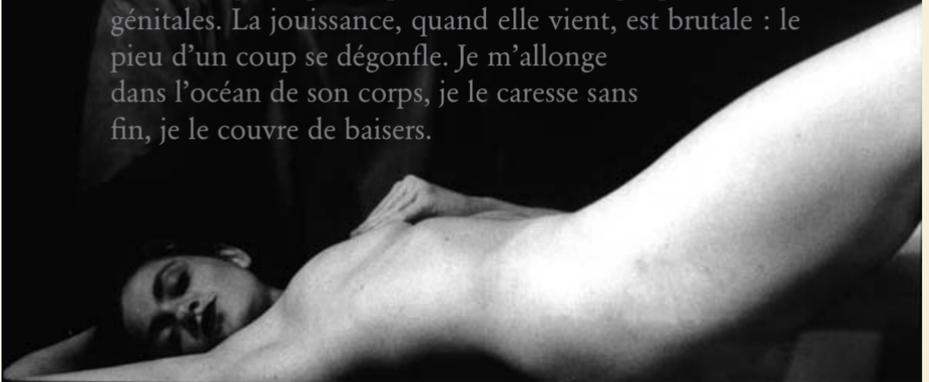
Évoluant dans un nuage rouge, ayant perdu la vue au profit du sens du toucher, je suis le jouet consentant de mon pieu et de sa langue, écartelé entre ces deux axes, ma peau entièrement muée en muqueuse trop sensible, que les sensations violentes épuisent.

J'imagine que nous dînons ensemble par la suite. Qu'une conversation insignifiante est échangée avec les deux amies de Mia. J'imagine que je fais bonne figure, que j'ai de la répartie. Je n'en suis pas certain, cela m'importe à vrai dire assez peu. Le pieu est dans une file d'attente. Il ne laisse pas une seconde passer sans me le rappeler. Suit une négociation brève mais étrange pendant laquelle Mia rappelle à celle d'entre elles qui occupe la seule chambre à un lit un accord passé naguère, et dont il semble qu'il n'était venu à l'idée de personne qu'il pourrait être appliqué en sa faveur. Nous voici enfin dans la pénombre de cette chambre étrangère. Que dire de ce qui suit, sinon que ça n'est pas à proprement parler bestial, c'est en fait humain au plus haut point. C'est l'accomplissement vif, radical, de la tendresse sourde qui s'est nourrie d'une longue attente. C'est en quelque sorte notre naissance sexuelle aussi bien que sentimentale. C'est la sensation nouvelle, la surprise infinie de l'accord réel de deux êtres. Le pieu est là, il a son rôle à jouer, il s'en donne à cœur joie. Mais il n'est plus seul dans cette aventure. Le plaisir – immense – que j'éprouve, ne saurait être comparé à rien de ce que j'ai vécu auparavant. Une espèce de tension sourde a modifié la perception de l'espace. L'air de la chambre a gagné en consistance. Le rythme de mon cœur, du sang qui bat contre mes

tempes, du sien qui vibre le long de ses cuisses, c'est la rythme de la danse, de la danse des morts, des morts de désir et de plaisir à ce point mêlés qu'on ne saurait les distinguer. Dans cette pénombre de l'esprit, qui est aveuglé par la ronde éperdue des sens affolés, je n'ai cure de penser – ou pas le temps –, dans tous les cas je suis au centre de l'événement, c'est un cyclone doux dont l'œil est étouffant de voluptés insoupçonnables un instant auparavant. Son corps est idéal, souple entre mes mains, je tiens un de ses seins dans la paume, chaque caresse me fait longuement frissonner. Cela dure toute la nuit, c'est une fête païenne qui chante le miracle de la rencontre, de l'accord infini de deux êtres ; chaque mouvement de l'un est un trésor pour l'autre, c'est l'ivresse des yeux embués de reconnaissance, de l'odeur âpre de son corps qui me tient éveillé, excité comme une louve sur un os ; c'est le fumet de son vagin liquide qui se mêle à mes propres odeurs génitales. La jouissance, quand elle vient, est brutale : le pieu d'un coup se dégonfle. Je m'allonge dans l'océan de son corps, je le caresse sans fin, je le couvre de baisers. Elle n'en fait pas moins et nous voilà repartis. Cela durera toute la nuit, nous dormons au petit matin.

Au réveil à nouveau le pieu est là, à nouveau les odeurs, à nouveau l'espèce de poids sur moi de l'air de la chambre, qui semble avoir atteint une densité excessive : il est à peine respirable. Elle est blottie contre moi, la jambe glissée entre les deux miennes, celle du dessous un peu engourdie. Au fur et à mesure qu'elle revient vers l'éveil, son visage se fait aérien, ouvert au jour qui peu à peu nous baigne, sans un signe d'inquiétude : une espèce

Une espèce de tension sourde a modifié la perception de l'espace. L'air de la chambre a gagné en consistance. Le rythme de mon cœur, du sang qui bat contre mes tempes, du sien qui vibre le long de ses cuisses, c'est la rythme de la danse, de la danse des morts, des morts de désir et de plaisir à ce point mêlés qu'on ne saurait les distinguer. Dans cette pénombre de l'esprit, qui est aveuglé par la ronde éperdue des sens affolés, je n'ai cure de penser – ou pas le temps –, dans tous les cas je suis au centre de l'événement, c'est un cyclone doux dont l'œil est étouffant de voluptés insoupçonnables un instant auparavant. Son corps est idéal, souple entre mes mains, je tiens un de ses seins dans la paume, chaque caresse me fait longuement frissonner. Cela dure toute la nuit, c'est une fête païenne qui chante le miracle de la rencontre, de l'accord infini de deux êtres ; chaque mouvement de l'un est un trésor pour l'autre, c'est l'ivresse des yeux embués de reconnaissance, de l'odeur âpre de son corps qui me tient éveillé, excité comme une louve sur un os ; c'est le fumet de son vagin liquide qui se mêle à mes propres odeurs génitales. La jouissance, quand elle vient, est brutale : le pieu d'un coup se dégonfle. Je m'allonge dans l'océan de son corps, je le caresse sans fin, je le couvre de baisers.



de sourire adressé à quiconque tandis que son genou ou le dessus de sa cuisse caresse la partie du scrotum tannée par l'usage des slips. À peine nos quatre yeux ouverts, nous sommes fondus l'un en l'autre, de nouveau le plaisir est là, seulement surmonté par l'émotion.



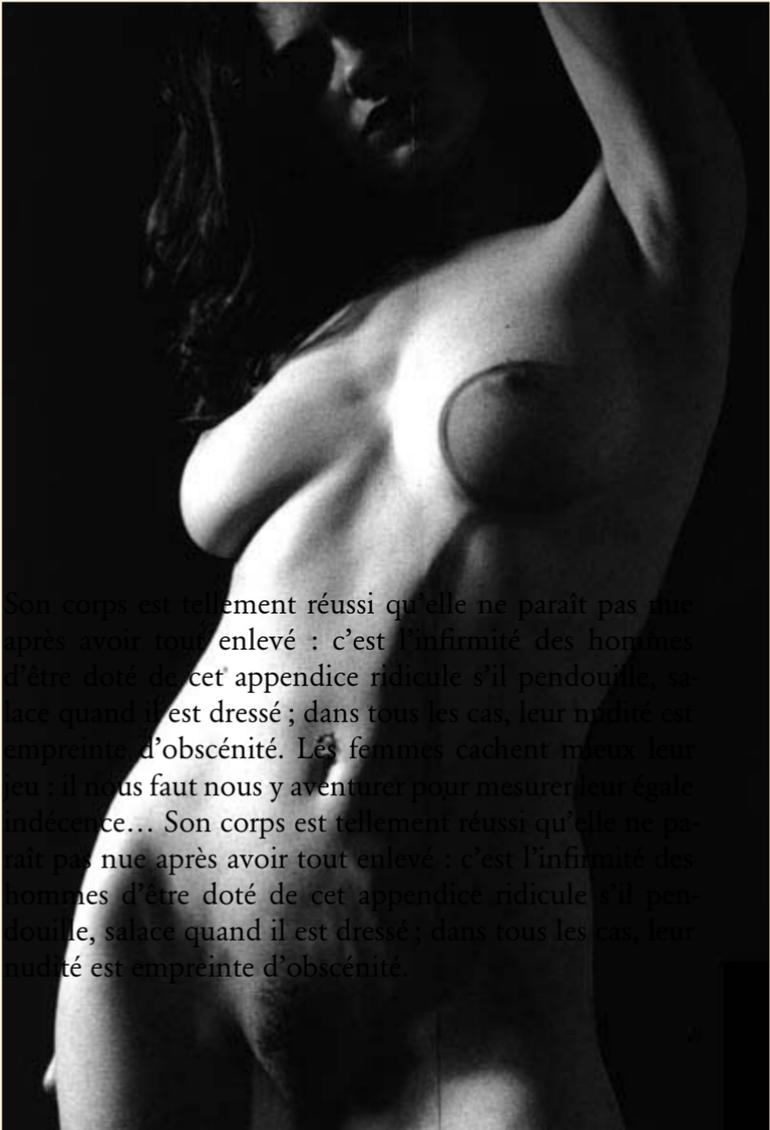
Le lendemain, on est vendredi, je me lève tard, puis je descends doucement vers la plage où je passe le reste de la journée. Je m'étends quelques instants dans les vagues, allongé sur le dos, regardant tout d'abord au nord d'autres amateurs de planche, les yeux tournés vers un azur limpide et inhabité. Je me gorge à mon tour du bleu de la mer et du ciel confondus dans le soleil, infinis à ma mesure... Il est tard quand je monte dans ma voiture et vais rôder à travers les quartiers. Je roule toutes fenêtres ouvertes, respirant à pleins poumons la douceur de l'air frais. J'aime me couler dans les longues avenues désertes, qui ne le sont d'ailleurs jamais tout à fait. À toute heure on croise des noctambules, quelques amis attablés à la terrasse d'un café qui a fermé depuis longtemps, un groupe qui s'amenuise au fur et à mesure que les taxis emportent tels de ses membres... Je passe à côté d'une gare où des travestis peu engageants tapinent. Je m'approche du campus, où toutes sortes de femmes attendent, je roule jusqu'au stade, centre incontesté des transsexuelles et des travestis. Je les éclaire amoureuxment de mes phares, je les

entoure de mes circonvolutions automobiles, je m'emplis le regard de leurs corps à la féminité excessive, théâtrale. On me propose un « français » ou un service « complet », que je décline avec une pointe de regret, mais ça n'est vraiment pas ma partie. Je roule encore, longe la mer, passe à côté de voitures closes aux vitres occultées qui font ce que les voitures ne font que dans les dessins animés : secouées à l'arrêt, d'un rire discret mais régulier. Je prends à gauche et pique à travers le centre jusqu'aux abords d'un village que la ville a avalé, où l'on roule dans d'étroites et tortueuses ruelles pavées ; je finis par me garer. La nuit est profonde, l'air chargé d'humidité fraîche. J'entre un peu plus loin dans un bordel de ma connaissance.

L'atmosphère y est sombre sinon sinistre. C'est un bordel bon marché, la plupart des filles viennent de pays lointains, probablement récupérées sur le trottoir par le gérant, qui les stabilise un temps bref, car il y a une forte rotation de l'offre, ici. Je bois un verre au comptoir, à côté d'un type peu bavard, mais très alcoolisé. Il est enchanté que je sois Français, il bafouille dans ma langue quelques mots écorchés, me fait part des dernières statistiques de la criminalité. J'apprends avec satisfaction que les touristes se font toujours déplumer, que les embrouilles qui ont fait de cette ville le marché le plus bigarré d'objets recelés se portent bien, que la voiture, je n'aurais pas dû la garer, car j'en suis probablement déjà débarrassé. Mais c'est une ville où l'on n'en n'a pas besoin, je me félicite donc d'être allégé de ce poids, et bientôt de mes derniers deniers. Nous trinquons pendant que les filles tournent autour de nous, enfin, pas trop de lui : il fait tapisserie

depuis quelques heures, se racontant des histoires sur une des jeunesnes, qu'il rêve de marier, mais n'a pas le sou pour embarquer. Je lui fais remarquer qu'il a bu la moitié de son salaire, à coup sûr beaucoup plus qu'il n'est nécessaire pour convaincre l'une de ces filles de se faire enfiler. Il ne m'écoute pas, il suit son rêve et le fil chaotique de ce que je n'oserais qualifier de pensée.

C'est un peu sur le modèle américain, ces bars de Las Vegas qui hantent les mauvais feuilletons télévisés. L'alibi « culturel » du lieu repose sur le rare passage de deux strip-teaseuses qui tournent autour d'une barre métallique verticale. Mais c'est assez pouilleux, quelques grandes gigasses informes se tiennent contre le mur, les types sont vautrés au bar, les cheveux gras, l'œil vitreux. Je ne saurais dire pourquoi je m'y sens bien, un peu chez moi. La fille qui s'exhibe en ce moment est une petite blonde qui sait bouger. Cela me prend les poumons, cela me chatouille de la regarder. Elle porte des oreilles triangulaires en velours, et une queue de chatte, son bassin suit de tous petits mouvements. Son corps est tellement réussi qu'elle ne paraît pas nue après avoir tout enlevé : c'est l'infirmité des hommes d'être doté de cet appendice ridicule s'il pendouille, salace quand il est dressé ; dans tous les cas, leur nudité est empreinte d'obscénité. Les femmes cachent mieux leur jeu : il nous faut nous y aventurer pour mesurer leur égale indécence... J'ai dans mon champ de vision un spectacle qui me ravit d'aise : une grande fille maigre se tient contre le mur, près d'un angle, à droite de cet angle se trouve le dispositif sur lequel la chatte pose ses pattes de velours. L'une est nue,



Son corps est tellement réussi qu'elle ne paraît pas nue après avoir tout enlevé : c'est l'infirmité des hommes d'être doté de cet appendice ridicule s'il pendouille, salace quand il est dressé ; dans tous les cas, leur nudité est empreinte d'obscénité. Les femmes cachent mieux leur jeu : il nous faut nous y aventurer pour mesurer leur égale indécence... Son corps est tellement réussi qu'elle ne paraît pas nue après avoir tout enlevé : c'est l'infirmité des hommes d'être doté de cet appendice ridicule s'il pendouille, salace quand il est dressé ; dans tous les cas, leur nudité est empreinte d'obscénité.

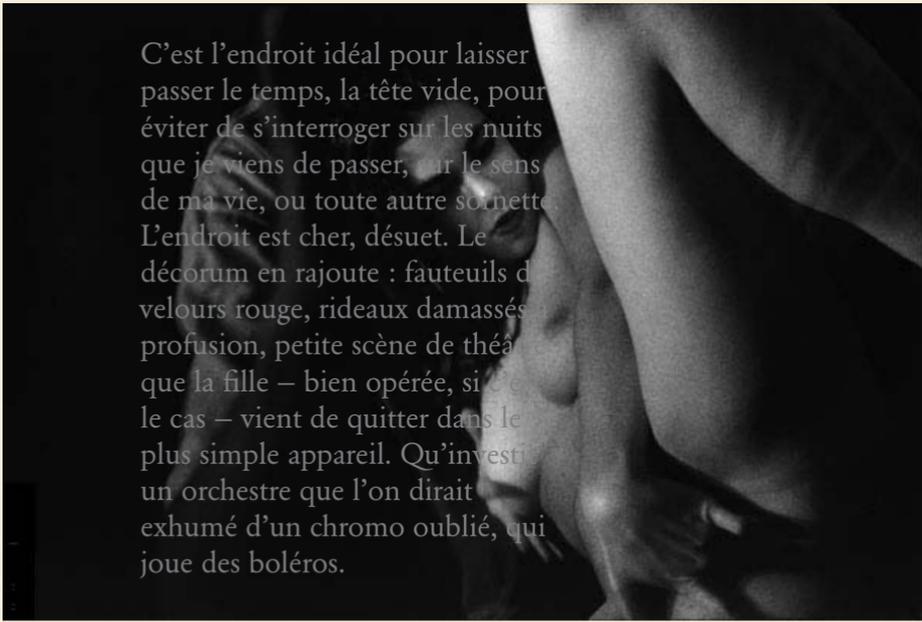
en mouvement, excessivement plastique. L'autre ne laisse filtrer son impatience que par un imperceptible tressaillement. Elle porte sur ses petits seins souples et un peu tombants un soutien-gorge qui ne soutient rien : un bandeau écrase le dessus des seins, d'où tombent quelques tresses de coton. La pointe en dépasse fièrement, le galbe est transparent. Même topo pour la culotte. On n'a donc pas le loisir de s'interroger sur son anatomie, mais celle-ci n'en ressort que grandie. Je vais vers elle. Elle lève les yeux, ne me laisse pas le temps d'engager un simulacre de conversation : « Allons faire l'amour ? » Que répondre ? j'espérais que se mette en place la mécanique de séduction qui fait d'un homme un client, avec ce qu'elle a de faux, mais d'éclairant sur la nature humaine ; la dialectique mise en jeu dans ce genre d'échange nous renseignant suffisamment sur l'image de la femme que les utilisateurs de ce lieu veulent sauter. Pris de court, j'acquiesce et nous allons nous coucher. Je prends le premier prix, ce qui lui convient : les ablutions se font en un temps record, nous sommes tout de suite déshabillés. Elle plonge en avant pour me présenter le plus beau des culs. Je m'incline pour lui lécher les poils, le clitoris et l'entrée du vagin. Je la pénètre alors en lui caressant doucement les hanches, le sternum, les seins. Elle a opté pour une attitude soumise qui me convient. Je ne puis que jouir d'elle sans limite, comme elle m'y invite, et comme je m'y applique. Il ne me restera d'elle que sa démarche féline et le théâtre ouvert de son cul.

... j'espérais que se mette en place la mécanique de séduction qui fait d'un homme un client, avec ce qu'elle a de faux, mais d'éclairant sur la nature humaine ; la dialectique mise en jeu dans ce genre d'échange nous renseignant suffisamment sur l'image de la femme que les utilisateurs de ce lieu veulent sauter. Pris de court, j'acquiesce et nous allons nous coucher. Je prends le premier prix, ce qui lui convient : les ablutions se font en un temps record, nous sommes tout de suite déshabillés. Elle plonge en avant pour me présenter le plus beau des culs. Je m'incline pour lui lécher les poils, le clitoris et l'entrée du vagin. Je la pénètre alors en lui caressant doucement les hanches, le sternum, les seins. Elle a opté pour une attitude soumise qui me convient. Je ne puis que jouir d'elle sans limite, comme elle m'y invite, et comme je m'y applique. Il ne me restera d'elle que sa démarche féline et le théâtre ouvert de son cul.





Le jour suivant, je travaille un peu. J'en sors assez tard ou, pour être plus précis : au milieu de la nuit. Je descends dans la rue manger un sandwich. À vrai dire, travailler m'a fait du bien. Je me suis levé tard, j'ai avalé en vitesse un solide petit déjeuner, je suis ensuite resté concentré sept ou huit heures d'affilée. J'ai fait une courte sieste à l'issue du dîner, bu un verre en achevant les derniers détails. J'ai quelque peu perdu la notion du temps, mais je suis satisfait d'avoir achevé un travail qui ne s'annonçait pas sans difficultés. Je décide d'aller fêter cela à la Criolla. Vue l'heure et le jour, le lieu est éminemment morose quand je l'atteins. Je commande un whisky. Trois ou quatre hommes sont là, une fille se débarrasse de ses vêtements, que je ne regarde pas. L'endroit joue beaucoup sur l'ambiguïté sexuelle, il n'est pas impossible que cette fille hommasse soit un homme efféminé. C'est l'endroit idéal pour laisser passer le temps, la tête vide, pour éviter de s'interroger sur les nuits que je viens de passer, sur le sens de ma vie, ou toute autre sornette. L'endroit est cher, désuet. Le décorum en rajoute : fauteuils de velours rouge, rideaux damassés à profusion, petite scène de théâtre que la fille – bien opérée, si c'est le cas – vient de quitter dans le plus simple appareil. Qu'investit un orchestre que l'on dirait exhumé d'un chromo oublié, qui joue des boléros. Si j'avais envie de pleurer, ce serait le lieu idéal. Une très belle fille me fait un signe de la tête, je l'ai baisée il y a déjà quelque temps, probablement



C'est l'endroit idéal pour laisser  
passer le temps, la tête vide, pour  
éviter de s'interroger sur les nuits  
que je viens de passer, sur le sens  
de ma vie, ou toute autre sottise.  
L'endroit est cher, désuet. Le  
décorum en rajoute : fauteuils de  
velours rouge, rideaux damassés,  
profusion, petite scène de théâtre  
que la fille – bien opérée, si c'est  
le cas – vient de quitter dans le  
plus simple appareil. Qu'investisse  
un orchestre que l'on dirait  
exhumé d'un chromo oublié, qui  
joue des boléros.

attiré ici par le même sentiment de fatigue et de dépression. J'avais été soulé et amusé par son babil ininterrompu. Elle m'avait expliqué pourquoi ce que nous faisons n'était pas normal, que la chambre où nous étions n'était pas celle d'un hôtel, que ça n'était pas une vie d'ainsi ahaner à toute heure de la nuit (il suffisait d'interrompre notre rapport pour entendre des gémissements, des halètements confus ou des orgasmes simulés nous parvenir à travers les cloisons), qu'elle avait déjà une trop longue histoire dans la prostitution. En découvrant ma queue qu'elle faisait bander, elle avait failli renoncer, la trouvant trop grosse, mais nous avons longuement copulé. Elle s'attachait à prendre les poses à la mode dans les films pornographiques, se regardant dans toutes les glaces, me jetant de temps à autre un clin d'œil amusé. Au final, elle ne manquait pas d'humour, de cet humour triste dont on dit qu'il est l'ultime politesse des désespérés. Je me sentais bien en elle, j'aurais aimé y rester quelques jours, sans débander, en écoutant distraitement sa litanie acerbe. Au bout d'une demie heure de gymnastique, elle m'avait dit que ma queue était grosse, mais que je m'en servais bien, qu'il était dommage que je n'aie pas tenu plus longtemps. J'en avais conclu que son ordinaire était constitué de vieillards impuissants ou de pédés égarés qui, au demeurant, convenaient tellement bien dans ce décor datant d'au moins cinquante ans.

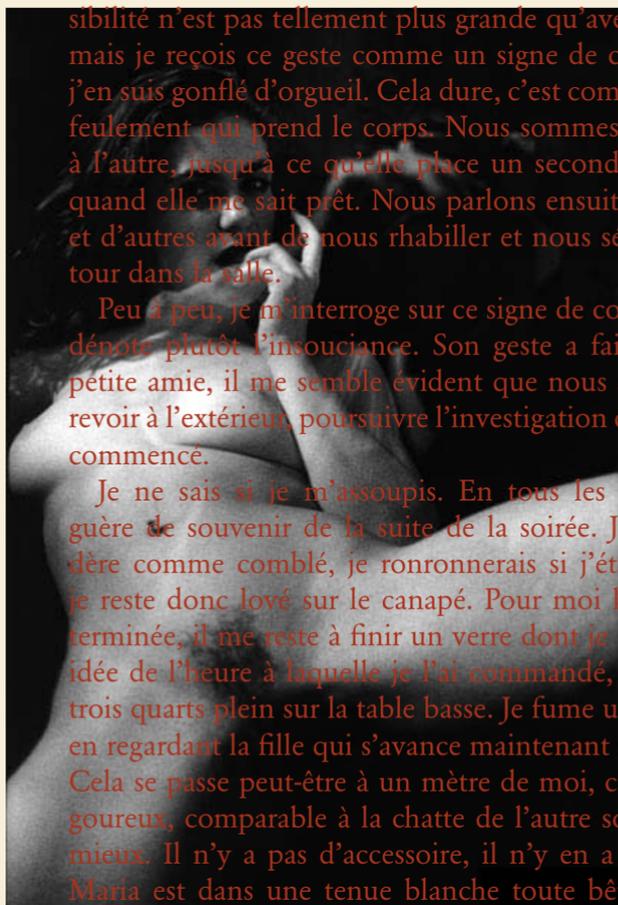
Mais c'est une autre fille, brune aussi, qui entre dans la pièce et s'assied à mon côté. Son client sort à l'instant, elle est satisfaite de l'avoir conduit au plaisir, ce qui n'était pas assuré, et de s'en être débarrassé. Elle est

moins belle mais plus mûre, pleine de charme. Juste vêtue d'une robe de tulle légère qui s'interrompt sous les fesses et laisse voir ses aréoles par transparence. Elle me paye un verre car elle a envie de parler. L'âge de la clientèle de l'établissement ne lui convient décidément pas, elle est contente de parler d'autre chose à un type du sien. Je fais quelques remarques à l'emporte pièce, elle me tape sur le ventre en rigolant, nous titubons tous deux moralement, l'un soutenant l'autre, épaule contre épaule. Quelques instants plus tard, cela prend tout à fait la tournure d'un flirt, mains baladeuses et baisers mouillés. Nous buvons main dans la main perdus dans nos pensées, il n'y a pas d'autre issue que d'y aller. Je ne sais pas si ce jour-là les autres sont en petite forme, ou si c'est un jour chômé, pas de bruit derrière la cloison, nous sommes dans une bulle de sérénité. De fil en aiguille, nous voilà sur le lit, mes mains défont sa robe sans y penser, en allant et venant le long de ses formes veloutées. Elle me prend dans sa bouche comme si nous étions de vieux amants. Je la lèche, j'ai le plaisir de sentir de vives réactions : ma langue semble la mettre en feu, elle se tord sur elle-même, se cambre pour mieux me faciliter ses accès et décharge une première fois le souffle court. Ensuite, tout se passe très doucement, naturellement, elle m'introduit en elle où je suis bien. Ses baisers, ses caresses me font tourner la tête, je le lui rends dans la mesure de mes moyens. J'aime la complexion de sa vulve, très adéquate, j'aime son corps un peu plus robuste que ceux que j'adulte. J'aime la douceur de ses lèvres. Nous faisons l'amour à nouveau, de façon plus radicale. Elle a nettoyé le gland du bout de

la langue après avoir jeté le préservatif, puis l'a placé au chaud. La sensation est délicieuse. Je conçois une espèce de fierté à être ainsi accueilli tel qu'en ma nature, la sensibilité n'est pas tellement plus grande qu'avec la capote, mais je reçois ce geste comme un signe de confiance et j'en suis gonflé d'orgueil. Cela dure, c'est comme un long feulement qui prend le corps. Nous sommes noués l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elle place un second préservatif, quand elle me sait prêt. Nous parlons ensuite de choses et d'autres avant de nous rhabiller et nous séparer de retour dans la salle.

Peu à peu, je m'interroge sur ce signe de confiance qui dénote plutôt l'insouciance. Son geste a fait d'elle ma petite amie, il me semble évident que nous allons nous revoir à l'extérieur, poursuivre l'investigation qui a si bien commencé.

Je ne sais si je m'assoupis. En tous les cas, je n'ai guère de souvenir de la suite de la soirée. Je me considère comme comblé, je ronronnerais si j'étais un chat, je reste donc lové sur le canapé. Pour moi la soirée est terminée, il me reste à finir un verre dont je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle je l'ai commandé, qui est aux trois quarts plein sur la table basse. Je fume une cigarette en regardant la fille qui s'avance maintenant sur la scène. Cela se passe peut-être à un mètre de moi, c'est très languoureux, comparable à la chatte de l'autre soir, mais en mieux. Il n'y a pas d'accessoire, il n'y en a pas besoin. Maria est dans une tenue blanche toute bête, elle s'accroupit à quelques centimètres de moi, puis se redresse. Elle me considère de son beau regard grave, je lui souris



la langue après avoir jeté le préservatif, puis l'a placé au chaud. La sensation est délicieuse. Je conçois une espèce de fierté à être ainsi accueilli tel qu'en ma nature, la sensibilité n'est pas tellement plus grande qu'avec la capote, mais je reçois ce geste comme un signe de confiance et j'en suis gonflé d'orgueil. Cela dure, c'est comme un long feulement qui prend le corps. Nous sommes noués l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elle place un second préservatif, quand elle me sait prêt. Nous parlons ensuite de choses et d'autres avant de nous rhabiller et nous séparer de retour dans la salle.

Peu à peu, je m'interroge sur ce signe de confiance qui dénote plutôt l'insouciance. Son geste a fait d'elle ma petite amie, il me semble évident que nous allons nous revoir à l'extérieur, poursuivre l'investigation qui a si bien commencé.

Je ne sais si je m'assoupis. En tous les cas, je n'ai guère de souvenir de la suite de la soirée. Je me considère comme comblé, je ronronnerais si j'étais un chat, je reste donc lové sur le canapé. Pour moi la soirée est terminée, il me reste à finir un verre dont je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle je l'ai commandé, qui est aux trois quarts plein sur la table basse. Je fume une cigarette en regardant la fille qui s'avance maintenant sur la scène. Cela se passe peut-être à un mètre de moi, c'est très languoureux, comparable à la chatte de l'autre soir, mais en mieux. Il n'y a pas d'accessoire, il n'y en a pas besoin. Maria est dans une tenue blanche toute bête, elle s'accroupit à quelques centimètres de moi, puis se redresse. Elle me considère de son beau regard grave, je lui souris

en sirotant mon verre. La suite prend un certain temps : elle tourne sur elle-même, ôte mais remet certains de ses effets. Je suis au-delà de tout désir, j'ai baisé plus que de raison depuis cinq jours, je suis vidé de tout mon sperme comme de toute énergie, et ma curiosité même est émoussée. Mais je suis pris dans une bulle de savon, fasciné par la beauté tendre des mouvements de Maria. Quand elle se retrouve en slip, le tirant vers le haut pour qu'il s'ajuste à la fente, elle réalise qu'il est à l'envers (l'étiquette arrière dépasse carrément !) : elle me fait un sourire confus, puis franchement rigolard – quoiqu'il en soit, la culotte n'était pas faite pour rester bien longtemps. J'ai regardé ça comme si c'était fait pour moi, et elle l'a fait sans me lâcher du regard. Je sais qu'il est de bon ton pour les ménagères de s'initier aux joies du strip-tease domestique, mais je ne sais pas combien d'hommes ont vécu cela, contempler dans une espèce d'attention inattentive une femme se dénuder avec art, focalisant les pensées en bataille par d'imperceptibles mouvements qui érotisent les plus insoupçonnées particules de nos fibres, savoir qu'elle le fait parce que c'est son métier, mais voir dans le même temps qu'elle le fait pour vous, que cette danse vous entoure d'un halo de douceur, de tendresse amoureuse, que vous êtes la proie consentante d'une machination qui vous anéantit, tremblant de désir. Elle se refait dans un coin de la scène, d'où elle saute vers moi. Un homme s'interpose, dont je viens de noter la présence : il s'était rapproché d'elle pendant sa performance, et tente de la préempter. Elle s'en débarrasse d'un mot que je n'entends pas, mais qui semble sans appel. Puis



Je fume une cigarette en regardant la fille qui avance maintenant sur la scène. Cela se passe peut-être à un mètre de moi, c'est très langoureux, comparable à la chatte de l'autre soir mais en mieux. Il n'y a pas d'accessoire, il n'y en a pas besoin. Maria est dans une tenue blanche toute bête, elle s'agenouille à quelques centimètres de moi, puis se redresse. Elle me considère de son beau regard grave, je lui souris en srotant mon verre. La suite prend un certain temps, elle tourne sur elle-même, ôte mais remet certains de ses effets. Je suis au-delà de tout désir, j'ai baisé plus de femmes depuis cinq jours, je suis vidé de tout ma sperme comme de toute énergie, et ma curiosité sexuelle est émoussée. Mais je suis pris dans une bulle de passion, fasciné par la beauté tendre des mouvements de Maria. J'ai regardé ça comme si c'était fait pour moi, mais elle l'a fait sans me lâcher du regard. Je sais qu'il y a du bon ton pour les ménagères de s'initier aux codes du strip-tease domestique, mais je ne sais pas combien d'hommes ont vécu cela, contempler dans une espèce de distraction inattentive une femme se dénuder avec art, focalisant les pensées en bataille par d'imperceptibles mouvements qui érotisent les plus insoupçonnées particules de nos fibres, savoir qu'elle le fait parce que c'est son métier, mais tout dans le même temps qu'elle le fait pour vous, que cette danse vous entoure d'un halo de douceur, de tendresse amoureuse, que vous êtes la proie consentante d'une machination qui vous anéantit, tremblant de désir.

redevient tout miel, la bulle se reconstitue, elle se coule tout naturellement entre mes bras, me serrant la taille, et me demande si on y va. Dieu sait si j'ai assisté à des effeuillages, si j'ai parfois fini dans le lit de l'effeuilleuse, si j'ai pu être ému par le menton d'une femme de bonne dimension contre ma poitrine ou par cet instant où le voile se déchire... je n'avais jamais connu cela, poser un œil curieux, puis gourmand, puis amoureux sur le corps d'une femme qui se dévoile à chaque instant plus parfait, et la voir ensuite sauter de l'estrade et me rejoindre dans l'arène, annulant l'espace qui nous entoure, pour former un cocon secret où seule sa voix douce pénètre, qui m'invite à la suivre. Je passe à la caisse parce que c'est ainsi que la Criolla fonctionne. L'intensité ne faiblit pas jusqu'à ce que, bien plus tard dans la nuit, nous commençons à nous parler, côté à côté sur le lit, nous tenant les mains. Je suis au-delà de la fatigue, du monde sensible, j'écoute comme un enfant sa voix acidulée égrener des anecdotes qui m'attendrissent, quelques mots la font rire, repartir. La douceur de sa peau est infinie, de son timbre aussi, et du duvet blond qui ourle la vulve, se disperse sur le ventre mais couvre les avant-bras...

Elle s'est sentie obligée de revenir sur l'incident de la culotte à l'envers, m'a expliqué que ce genre d'accident peut arriver à force de se rhabiller dans les recoins exigus de la scène. Elle se blottit contre moi et frotte le haut de son crâne contre mon menton, la bulle n'éclate pas. Je constate avec un effroi qui n'altère pas la douceur de l'instant que je suis en train d'oublier l'autre Maria, la brune qui l'a précédée. Une fois assis dans mon fauteuil,

Dieu sait si j'ai assisté à des effeuillages, si j'ai parfois fini dans le lit de l'effeuilleuse, si j'ai pu être ému par le menton d'une femme de bonne dimension contre ma poitrine ou par cet instant où le voile se déchire... je n'avais jamais connu cela, poser un œil curieux, puis gourmand, puis amoureux sur le corps d'une femme qui se dévoile à chaque instant plus parfait, et la voir ensuite sauter de l'estrade et me rejoindre dans l'arène, annihilant l'espace qui nous entoure, pour former un cocon secret où seule sa voix douce pénètre, qui m'invite à la suivre.



après une bise d'adieu, j'échafaudais des plans, je me demandais dans quel restaurant l'inviter, sur quelle plage la retrouver. Je sentais naître un sentiment affectueux. Cela tenait pour partie de la reconnaissance du ventre, mais aussi de ce que nous nous étions plu. Cet état d'âme s'est enfui au point que je ne parviens plus à me figurer comment nous étions ensemble à l'instant, pourquoi je m'y sentais bien. La Maria blonde nichée dans mon ventre annule tout ce que je viens de vivre, dont les minutes me survivront peut-être, mais que je relis maintenant comme le récit d'un étranger. Je me replie sur elle fou de désir et de joie. Son sourire brille dans la pénombre comme celui d'un fauve dompté.



Ce qui frappe avant tout, chez Lola Levi-Civita, c'est sa cambrure. Elle est d'une beauté éclatante. Ce soir, sur la piste de la discothèque d'un camping de la banlieue de Rome, elle est à son affaire. Je l'observe assez longtemps, me demandant ce qui me plaît en elle : elle est à l'évidence trop soignée, trop apprêtée – trop superficielle peut-être, mais quelle surface, quelles courbes ! –, pour qu'il y ait le moindre espoir que nous trouvions un sujet de conversation. Cependant, dans son genre, elle est parfaite : elle pourrait être l'une de ces actrices italiennes qui semblent détenir le secret de la femme éternelle, l'unique,

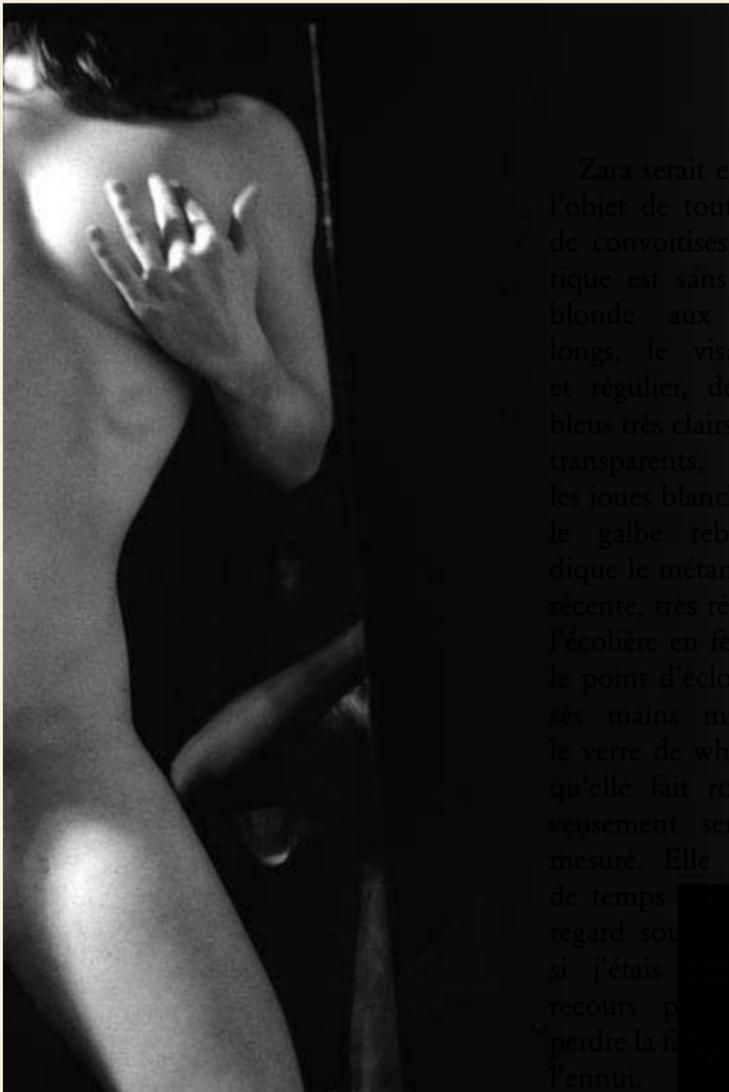


La Maria l'est nichée dans mon ventre au moment  
que je viens de vivre, dont les minutes me surprennent  
peut-être, mais que je relis maintenant comme le récit  
d'un étranger. Je me replie sur elle fou de désir et de joie.  
Son sourire brille dans la pénombre comme celui d'un  
fauve dompté.

dont elles incarnent toutes l'exemplarité de façon variée. Elle a fière allure, vêtue d'une robe aux couleurs vives idéalement accordées, qui souligne ses courbes idéales sans les altérer. Elle est accompagnée de quelques amies insignifiantes, qui forment autour d'elle un bouquet au milieu duquel elle ne ressort que plus éclatante. Son port est hautain, de ses yeux arrogants elle parcourt la salle, que sa présence transcende en autel de sa féminité.

Évidemment, un cercle d'hommes s'est peu à peu formé autour d'elle, les places sont disputées, chacun force son *look*, met en avant son originalité, mettant en œuvre tous les artifices à sa disposition dans l'espoir illusoire de se démarquer. Aucun ne lui est comparable, ce sont des jeunes en vacances quand elle est une vision temporelle d'un absolu qui les dépasse.

Je suis au bar, j'ai à ma gauche une très jeune hollandaise, seize ans à peine, qui attend, incrédule. Voilà une demie heure qu'elle fait tapisserie : une activité qu'elle découvre ce soir... Les garçons sont tous sur la piste, ils s'écrasent les pieds sans vergogne pour obtenir une place au soleil, Lola est l'étoile de cette nuit. J'imagine que, dans d'autres circonstances, Zara serait elle-même l'objet de toutes sortes de convoitises. Sa plastique est sans défaut : blonde aux cheveux longs, le visage lisse et régulier, deux yeux bleus très clairs, comme transparents, éclairant les joues blanches, dont le galbe rebondi indique le métamorphose récente, très récente, de l'écolière en femme sur le point d'éclore. Entre ses mains minuscules, le verre de whisky-soda qu'elle fait rouler nerveusement semble démesuré. Elle me jette de temps en temps un regard



Zara serait elle-même l'objet de toutes sortes de convoitises. Sa plastique est sans défaut : blonde aux cheveux longs, le visage lisse et régulier, deux yeux bleus très clairs, comme transparents, éclairant les joues blanches, dont le galbe rebondi indique la métamorphose récente, très récente, de l'écolière en femme sur le point d'éclorre. Entre ses mains minuscules, le verre de whisky-soda qu'elle fait rouler nerveusement semble démesuré. Elle me jette de temps en temps un regard soucieux comme si j'étais son dernier recours pour ne pas perdre la face ou contre l'ennui.

soumis, comme si j'étais son dernier recours pour ne pas perdre la face, ou contre l'ennui.

Il m'est difficile de m'expliquer ce qui suit, sachant que j'ai toujours été extrêmement maladroit avec les femmes, paralysé et tremblant de peur, ou inutilement agressif, ou encore aveugle aux sentiments qu'elles me manifestent. Peut-être Zara ressemble-t-elle trop à un jouet, à une construction de l'esprit : c'est l'image du mannequin nordique que tant de jeunes rêvent de scotcher au dessus de leur lit – ne rêvent même pas d'inscrire à leur palmarès. Peut-être suis-je sensible à son désarroi. Peut-être un vieux ressort vissé en moi se détend, dont j'ignorais l'existence. Faisant fi de ma timidité aussi bien que de mon mépris pour l'image qu'elle veut se donner, je lui adresse la parole. Nous avons une discussion parfaitement plate et de circonstance : je lui parle d'une exposition magnifique de Cy Twombly quelque part dans la ville, de lectures à la Villa Medici. Elle entend cela, son regard vitreux m'assure qu'elle y est hermétique. Elle semble passer sa journée dans l'attente, se nourrir aussi peu que possible pour conserver sa silhouette, attendre la nuit pour venir ici : elle n'existe pas indépendamment du regard envieux des hommes. Je lui ai donc offert d'exister à nouveau, mais en partie seulement : je ne la drague pas comme il faudrait, j'échange juste quelques mots rares, portant sur elle un regard gentiment ironique, observant du coin de l'œil l'espèce de viol collectif virtuel dont Lola est l'objet. Zara ne sait pas sur quel pied danser, elle minaude, teste sur moi l'effet de sa moue de gamine gâtée, celle qui les fait tous craquer. N'ayant pas couché depuis fort

longtemps, je ne saurais dire que j'y suis absolument indifférent. Je n'ai pas la force d'interrompre le jeu, malgré les fausses notes que j'y instille sans faiblir. Dans le même temps, je ne pourrais aller plus loin sans me déprécier à mes propres yeux. Je vais danser.

Lola tournoie au milieu de la piste, quoique entourée elle danse seule, parfois avec l'une de ses amies. Elle ignore superbement le cercle de ses admirateurs, les excès auxquels ils se livrent pour se faire remarquer. Je me place non loin d'elle, mais je me refuse à me mêler à la curée ; je surveille alternativement Zara et Lola, l'une belle et l'autre jolie, par lesquelles je ne suis pas attiré si ce n'est pour les observer – j'aimerais juste les « croquer », quand j'aurai retrouvé ma plume et mon cahier, car elles incarnent chacune une espèce d'aboutissement dans leurs parties respectives. Un type, plus entreprenant que ses congénères, ou plus impatient, force le passage vers Lola : il ne lui laisse plus le choix, lui touche l'épaule, danse dans ses pieds, lui assène des mots d'un humour appris qu'il semble trouver drôle. Là, Lola a un coup de génie : tournant sur elle-même la voilà face à moi. Yeux dans les yeux, soudés comme des danseurs de tango, nous jouons le jeu de l'amour et de la mort, l'éternel va-et-vient qui unit et désunit les hommes, possédés par les femmes, et les femmes, ennoblies par la révérence des hommes. Sa face hautaine et superbe me signifie : « Si tu m'aimes... », tandis que je m'efforce de me dresser comme un toréador. Le garçon entreprenant est fini. Biffé d'un trait, annihilé, il s'effondre sur une chaise, près de l'entrée, puis sort sans demander son reste. La danse est finie, je souris à Lola et

retourne au bar. Je suis éreinté comme si nous venions de faire l'amour pendant deux heures ; d'une certaine façon j'ai retrouvé ma sérénité, ma liberté d'action, je ne suis plus tenté de courir après tout jupon.

Zara n'a pas bougé. Un gringalet est maintenant à sa gauche, elle se tourne de mon côté dès que je me rassieds. Nous reprenons notre conversation étrange : séduction courtoise mêlée d'indifférence. Pourtant, quand la soirée s'achève, je crois qu'elle estime que tout s'est passé comme il faut, qu'il ne nous reste plus qu'à conclure, inéluctablement. Nous sortons de la boîte ensemble ; nous ne nous sommes ni quittés, ni donné de but, nous nous sommes seulement entendus sur le fait qu'il était temps de sortir. Dehors, la nuit est noire, elle me devance de quelques pas.

Me sachant derrière, elle s'enfonce dans la nuit, à tous petits pas, les bras écartés du corps, en suspens ; certaine que je vais la prendre, qu'une demie heure plus tard nous exécuterons une fois de plus les gestes de l'amour, que je tiendrai ses petits seins dans mes mains, que tout ne sera que baisers et pénétrations, que le chemin détourné que nous aurons emprunté pour y parvenir sera rayé de la carte du Tendre, que tout – du moins, tout ce qui a de l'importance à ses yeux – sera rentré dans l'ordre.

J'ai fait trois pas pour sortir du cône de lumière émanant de la porte, je me suis arrêté. J'ai allumé une cigarette et je l'ai observée s'en allant. J'ai pris un plaisir sinistre à la voir disparaître, toujours doucement, toujours dans l'expectative, puis la stupeur. Rentré sous ma tente, j'ai dû faire face à une violente frustration sexuelle.



Malgré la faiblesse de ma chair, malgré la pointe d'excitation qui m'avait tenu aux aguets toute la soirée, malgré un tiraillement du côté de l'aine et le désir ingénu d'essayer ce corps tout juste éclos, j'ai connu cette nuit-là l'orgueil de la regarder s'en allant.



*Le sexe, ni la littérature, ne peuvent s'envisager hors du cumul, hors de la trombe, état où nous sommes avec eux. Ce cumul, cette trombe jouent ensemble de nos envies d'altérer et de nos nerfs, se donnant quasiment en spectacle, roulant l'un sur l'autre, trombe et cumul joue à joue, cumul et trombe l'un dans l'autre, à s'aspirer, à se répandre : « empreints », colorés, surfacés à mort, au bord tout le temps de n'être ni dessus, ni dedans.*

*Une trombe, on le sait, s'agite autour d'un trou vertical, y vrombissant par enroulements successifs, torsade et rhombe à la fois, jusqu'à une certaine hauteur, le tout formant pilier, colonne en somme, vadrouilleuse, n'ayant d'autre appui que sur elle-même, sur sa lancée, sur sa jubilation, sur son insensé. Verge de poussières et de temps parcourant l'horizon, ne tenant qu'à un fil et crissant un peu. On voit ça d'ici.*

*Je ne voudrais pas qu'on croie que je réduis l'acte sexuel au seul récit des circonstances qui l'ont permis, mais qu'on voie ici, tout à coup, dans la manière qu'a le récit de s'achever, l'indication que le temps peut l'emporter, que les mots du récit s'émettent avec lui, qu'il se substitue, par ruse, par l'effet de ma seule ruse, au plaisir qui n'aura pas lieu.*



*Le sexe, ni la littérature, ne peuvent s'envisager hors du cumul, hors de la trombe, état où nous sommes avec eux. Ce cumul, cette trombe jouent ensemble de nos envies d'altérer et de nos nerfs, se donnant quasiment en spectacle, roulant l'un sur l'autre, trombe et cumul joue à joue, cumul et trombe l'un dans l'autre, à s'aspirer, à se répandre - « empreints », colérés, surfacés à mort, au bord tout le temps de n'être ni dessus, ni dedans.*

*Une trombe, on le sait, s'agite autour d'un trou vertical, y trombissant par enroulements successifs, torsade et rhombe à la fois, jusqu'à une certaine hauteur, le tout formant pilier, colonne en somme, vadrouilleuse, n'ayant d'autre appui que sur elle-même, sur sa lancée, sur sa jubilation, sur son insensé. Verge de poussières et de temps parcourant l'horizon, ne tenant qu'à un fil et criant au peu. On voit ça d'ici.*

*Je ne voudrais pas qu'on croie que je réduis l'acte sexuel au seul récit des circonstances qui l'ont permis, mais qu'on voie ici, tout à coup, dans la manière qu'a le récit de s'achever, l'indication que le temps peut l'emporter, que les mots du récit s'émettent avec lui, qu'il se substitue, par ruse, par l'effet de ma seule ruse, au plaisir qui n'aura pas lieu.*

— m̂ —

*Ce livre, composé en Garamond  
corps 11, a été achevé d'imprimer  
sur PDF ivoire le 14 avril 2002.  
Il se compose de textes extraits de  
Fictives, de citations d'écrits de  
Denis Roche sur la photographie,  
et de photographies extraites  
de la série Peep show, le tout  
retouché pour l'occasion. Le  
traitement des illustrations est le  
fruit d'une longue discussion entre  
les auteurs. Qu'ils soient ici re-  
merciés de leur collaboration.*

---

GABY MRÔRCH MMI



